Henrion, Charles
Les persécutions diaboliques

LES PERSÉCUTIONS DIABOLIQUES,

OU

LA DESCENTE D'ARLEQUIN AUX ENFERS.

MÉLO-DRAME EN QUATRE ACTES;

Par MM. HENRION et BASILE;

Musique de M. HENRI; Ballets de M. ADAM; décors de M. BASILE.

Représenté pour la premiere fois à Paris sur le Théâtre du Marais, le 19 Frimaire an 13.

A LIEGE,
Chez J. A. LATOUR, Imprimeur-Libraire, Pont-d'Isle.

AN XIII. — 1805.

PERSONNAGES.

	MM.
Arlequin.	*Meunier.*
D. Louis.	*Duperche.*
D. Pedre.	*Dupuis.*
Scapin.	*Morel.*
Pluton.	*Villard.*
Gros Pierre.	*Villard.*
Simon.	*St. Jules.*
Un Démon, qui paraît en druide.	*St. Clair.*
Un Démon en druide non parlant.	*Guedron.*
L'Amour.	*Mlle. Duperche.*
Argentine.	*Mlle. Beuglel.*
Proserpine.	*Mde. Dumenie.*
Nemesis.	*Mde. Lempereur.*
Diane.	*Mlle. Courcelle.*
Juges infernaux.	
Les trois Parques.	
Paysans.	
Paysannes.	
Démons.	
Nymphes des bois.	

LES PERSÉCUTIONS DIABOLIQUES, *OU* LA DESCENTE D'ARLEQUIN *AUX ENFERS.*

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente à l'un des côtés le Temple de Diane entouré du bois sacré ; de l'autre, l'antre qui conduit aux enfers. Au milieu est la prison du Destin ; au-dessus de la porte on lit ces mots : la vengeance des Dieux. *Sur le devant est un bosquet agréable.*

SCENE PREMIERE.

(Une troupe de payſans & payſannes arrive en danſant & en chantant.)

Mes amis, du courage :
Travaillons bien le jour;
A la fin de l'ouvrage
Nous ferons tous l'amour;
Quand le deſtin l'ordonne ·
Suivons ſes douces lois,
Avec ſa bucheronne
Il eſt doux d'être au bois.

(*Chacun s'amuſe à couper du bois.*)

GROS PIERRE.

Tatigué, n'ſaites pas tant d'bruit du côté du temple de Diane ; vous ſavez ben qui nous eſt défendu d'en approcher, ſous peine d'être tourmenté par les mauvais génies que la déeſſe a à ſes ordres.

SIMON.

Je l'ſavons comme toi, par ainſi tu ne nous apprends rien d'nouveau.

GROS PIERRE.

J'parie que vous n'ſavez pas la nouvelle qui s'repend dans les environs ?

SIMON.

Quoi donc ?

GROS PIERRE.

J'parie que vous n'ſavez pas que la déeſſe Diane n'eſt plus dansle temple avec ſes nymphes.

SIMON.

Tu en ſais long. Et qu'eſt-ce qui ta dit ça ?

GROS PIERRE.

Je l'ſais d'bonne part... Approchez-vous tertous autour d'moi, j'allons vous rendre auſſi ſavans que je l'ſis moi-même.

(Les hommes & les femmes l'entourent.)

Ecoutez ben : vous ſavez, comme moi, qu'on voit ſouvent un enfant roder dans les environs, tantôt ſous une forme & tantôt ſous une autre.

SIMON.

Oui : j'nous en rappellons ben.

GROS PIERRE.

Eh ben cet enfant-là, n'eſt pas un enfant, c'eſt l'amour qu'on le nomme, & il ne prend ce déguiſement que pour venir taquiner nos nymphes ; c'eſt pour ça que la déeſſe eſt partie pour porter ſes plaintes & lui faire donner ſur les doigts... On dit même qu'il n'en ſera pas bon marchand ; mais motus, n'allez pas ébruiter ça, ſur-tout.

SIMON.

Il n'y a pas de danger.

GROS PIERRE.

C'eſt que, voyez-vous, on ne doit pas dire du mal de ceux qu'on doit craindre, ſur-tout de l'amour ; car c'eſt un gaillard qu'a ben des malices à ſon ſervice.... C'eſt pour ça que nos nymphes n'oſent pas ſortir.... Elles craignent que ce petit eſpiegle n'vienne leux jouer queuq'tour d'ſa façon.

(Un orage terrible ſe fait entendre, le ciel eſt en feu.) (Les payſans ſont effrayés.)

Tatigué quel orage !

SIMON.

V'là ce que c'eſt que d'avoir la langue trop longue, c'eſt l'amour qui te punit. (*L'orage redouble.*)

GROS PIERRE.

Je vous demandons ben pardon, monſieur l'amour, ſi je m'ſuis permis queuq'gaieté ſur vot' compte.... Mais ça n'm'arrivera plus. (*L'orage & la pluie.*)

SIMON.

Mettons-nous à couvert juſqu'à ce que la pluie ſoit ceſſée... Entrons dans c'té caverne qui n'eſt qu'à deux pas... Enſuite je r'viendrons ramaſſer nos branches.... Venez, venez.

(*Tout le monde ſort.*)

SCENE II.

(Nemeſis dans un char, & l'amour devant elle. Ce char eſt traîné par deux monſtres affreux; Nemeſis ſecoue ſon flambeau; & a le poignard levé ſur l'amour, qui eſt couvert d'un crêpe noir.)

NEMESIS, *ſortant du char.*

Le livre du deſtin m'apprend que pour vous punir des maux que vous avez cauſés au genre humain, le céleſte aréopage, ſur la plainte de Diane, vous avoit condamné à la peine de mort : mais que le grand Jupiter touché de la beauté & des larmes de votre mere, avoit bien voulu commuer cette peine en une récluſion qui feroit perpétuelle ſi un amant fidele ne venoit vous en délivrer.... Vous ſavez plus que perſonne combien ils ſont rares; ainſi, préparez-vous à y voir la révolution de pluſieurs ſiecles. (*Roulement de tonnerre.*) Hôlà! génies ſoumis à mes ordres, accourez tous....

(Pluſieurs monſtres arrivent. Un autre deſcend d'en haut, portant à ſa main une clef d'or, qui ouvre la priſon. Nemeſis la reçoit, & ouvre la porte.)

C'eſt à vous Aſtarot que je confie la clef d'or de ce temple; vous ne la remettrez qu'à un amant entiérement fidele. Les dieux par un don particulier vous feront connaître parmi tous ceux qui ſe préſenteront s'il s'en trouve réellement un.

(Aſtarot reçoit la clef & va enfermer l'Amour. Nemeſis remonte au ciel de la même maniere dont elle eſt deſcendue. Le beau tems renaît.

SCENE III.

ASTAROT & FEMININI, *aux deux coins de la prifon.*
GROS PIERRE, SIMON, *Bucherons & Bucheronnes.*

SIMON.

V'la l'tems qui fe remet au beau ; venez, mes amis, m'eft avis que ce n'étoit que queuq'giboulée. On ne s'apperçoit pas tant feulement qu'il a plu, car la terre n'eft pas un brin humectée.....

GROS PIERRE.

Tant mieux, car je n'aurions pas pu commencer la journée comme j'faifons ordinairement avant que d'nous mettre à l'ouvrage; c't'orage que j'ai entendu m'a coupé la parole comme j'ouvrois la bouche pour propofer à Simon d'nous chanter une ronde.

SIMON.

Chacun fon tour, maître Gros Pierre, hier c'étoit l'mien, aujourd'hui, ça te revient.

GROS PIERRE.

Allons ; je ne me ferai pas tirer l'oreille pour ça... V'là que j'm'y mets.... Laquelle voulez-vous que je vous chante?

SIMON.

Celle de la cruche, c'eft la plus drôle....

GROS PIERRE.

Non : celle du jardin à ma tante eft plus gaie.

SIMON.

J'aime mieux la cruche.

GROS PIERRE.

Va, pour la cruche.

A ma quatorzieme année
Je poffédois au hameau
Une cruche à moi donnée
Pour aller puifer de l'eau
Et lon lan la landerirette } Le chœur repette.
Et lon lan la laderiré }

(Pendant ce refrein, Aftarot qui gardoit le temple du Deftin eft venu danfer avec les bucherons, qui à fa vue pouffent des cris & fe fauvent de l'autre côté du théâtre.)

SCENE IV.

LES MÊMES, ARLEQUIN.

(Arlequin avec une bêche à la main. Il s'avance au milieu des bucherons, & les salue en pleurant.)

SIMON.

Ah ! mon Dieu, monsieur, vous avez l'air bien triste ; & où allez-vous donc comme cela ?

ARLEQUIN.

Messieurs, ne vous dérangez pas de vos jeux, je vous en-prie, ça n'en vaut pas la peine ; je vais à mon enterrement.

SIMON.

Vous voulez rire assurément.... Vous êtes plein de santé & bien vivant morbleu !... Vous ne nous ferez jamais croire qu'on va vous enterrer.,. Oh ! ce n'est pas à des bucherons qu'on débite de tels fagots !

ARLEQUIN.

C'est si vrai que vous me voyez déjà en deuil de moi-même,

GROS PIERRE.

Avec cet outil à la main je vous aurois plutôt pris pour un jardinier de Cythère que pour un trépassé.

ARLEQUIN.

Cette bêche est pour creuser ma tombe, quand je me ferai pendu.

SIMON.

Pendu !... Oh ! voilà un projet trop élevé !... Tenez, si vous m'en croyez, restez plutôt parmi nous : nous travaillons du matin au soir, & nous faisons l'amour du soir au matin.

ARLEQUIN.

Cela ne se peut, vous dis-je : il faut absolument que je meure pour vivre heureux.

GROS PIERRE.

Au moins contez nous donc d'où vient votre chagrin ?

ARLEQUIN.

Il faut que vous sachiez, mes bons amis, que j'aimois & que j'étois aimé de la charmante Argentine ; mais que son père, qui est un viel avare, sans égard à notre tendresse va l'unir au fils d'un de ses amis qui est riche : j'ai ressenti tant de douleur de cet injustice, que j'ai résolu de trouver la mort dans cette forêt plutôt que d'être témoin du triomphe de mon rival.

SIMON.

Vous l'aimez donc bien, cette Argentine.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas même la quitter au tombeau : j'emporte avec moi son portrait en miniature.

(Il sort un grand portrait bien chargé en couleur rouge & ridicule, le baise & pleure... puis le roule & le place dans sa ceinture, sur son dos, en disant :

Viens sur mon cœur.

GROS PIERRE.

Voilà bien le modèle de la constance ! ... Mais, Monsieur, vous qui êtes un amant parfait, vous seriez un excellent mari... Que ne faites-vous un choix parmi les jeunes filles que vous voyez, nous irions tous à votre nôce & nous nous divertirions bien. Voyez comme elles sont aimables !

(Les jeunes filles passent tour-à-tour devant Arlequin, lui font de jolies agaceries. Il les rejette.)

SIMON.

Allons, mes amis, puisque nous ne pouvons rien sur le sort de ce jeune homme, & qu'il refuse nos offres, retournons gaiment au hameau.

CHŒUR.

(*On reprend en sortant.*)

Mes amis, du courage, &c.

SCENE V.

ASTAROT, *à la porte du temple.*

ARLEQUIN, *se croyant seul.*

Pauvre Arlequin !.. que vas-tu devenir ?... Quelle vie méneras-tu après ta mort ?... Par qui seras-tu regretté sur la terre ?.... Qu'importe !... pourvu que je ne sois point le témoin de la perte de mon amante.... J'aime mieux mourir dans le délire de l'amour que de vivre jaloux ou indifférent... Allons exécuter ce terrible projet.... Mais, qu'apperçois-je ? une troupe de jolis enfans... Oh ! ne les rendons pas témoins d'un événement si tragique.... Cachons toujours à l'innocence les actions qu'on dit criminelles.

SCENE

SCENE VI.

ASTAROT, *à la porte du Temple*, ARLEQUIN, PETITS GÉNIES DES BOIS.

SCENE DE PANTOMIME.

(Une troupe de petites danſeuſes en nymphes vient danſer autour de lui, forme différens groupes & tableaux. Les nymphes cherchent à enlacer Arlequin dans leurs guirlandes de fleurs, mais il les évite & leur fait entendre que rien ne peut le ſéduire, attendu qu'une maîtreſſe occupe ſon cœur toüt entier. Voyant ſa réſiſtance la troupe s'éloigne peu-à-peu & diſparoît.)

SCENE VII.

ASTAROT, *à la porte du Temple*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ils ſont partis ces jolis petits enfants!... leurs jeux ſéducteurs loin de me faire oublier ma réſolution ne me la que trop rappellée... Ils m'ont peint le bonheur, & le bonheur pour moi ne peut exiſter ſans mon Argentine.... Mais c'eſt aſſez la pleurer vivant, il faut que j'aille la pleurer chez les morts.... Comme ces gens-là ne doivent pas être bien gais, ils compatiront à mes peines.... Mais qu'apperçois-je?... eſt-ce que cette maiſon ſeroit le palais du Roi de la Chine, je vois un magot qui fait ſentinelle à la porte.... Si c'étoit le tombeau de quelque grand amoureux mort de chagrin, j'irois volontiers lui tenir compagnie.... (*Il s'approche.*) Si j'étois bien ſûr que la ſentinelle me laiſſa paſſer... Tiens, elle ne me dit rien du tout... C'eſt qu'apparemment il n'y a pas de conſigne dans le corps-de-garde... Ah! mon Dieu, plus j'approche & plus mon cœur palpite... Reculons-nous... Loin de cette porte, il ne bat plus du tout... Quel ſingulier effet!... Recommençons.... (*Il avance ou recule ſuivant le jeu de ſcene.*) Il palpite... Il ne palpite plus... Si je parlois au gardien... Mais il faut lui parler poliment, & pas trop haut crainte de l'épouvanter... (*Il crie fort.*) Vilain maroquin! qui êtes jambé comme un eſcargot, voulez-vous me dire ou je ſuis?

(Aſtarot ne répond pas, mais il fait un ſigne, & deux autres petits monſtres apportent humblement la clef d'or ſur un plat d'argent qu'ils offrent à Arlequin.)

ARLEQUIN.

Vous êtes bien polis vous autres!... Qu'eſt-ce que c'eſt que cette clef?... Ils ſont muets... Ce ſont des génies mâles, car ils ne parlent pas... Voilà l'heure du repas, c'eſt ſans doute la clef du réfectoire, entrons-y, & voyons ſi ces meſſieurs ſont bonne-chere.... Mais, hélas!.. à quoi cela me ſervira-t-il? je dois mourir & non pas dîner... Examinons ce que je dois faire... Mourir empêche de dîner, mais dîner n'empêche pas de mourir,... Or, entrons dans la ſalle à manger, & mettons-nous à table en attendant la mort.

(Arlequin va ouvrir la porte de la priſon : l'Amour paroît.)

SCENE VIII.

L'AMOUR, ARLEQUIN.

L'AMOUR.

Arrête, Arlequin, je ſuis l'Amour; tu viens de me délivrer d'un eſclavage, qui, ſans ta tendreſſe pour Argentine, auroit pu durer encore long-temps. Je veux te prouver combien je ſuis reconnoiſſant d'un tel ſervice, & faire en ta faveur autant que tu as fait pour moi.

ARLEQUIN.

Hélas! je n'ai plus beſoin de rien : puiſque je ne viens en ces lieux que pour y trouver la mort.

L'AMOUR.

Je ne ſais ce qui t'afflige, mais tu auras bientôt changé de réſolution quand tu ſauras que ton Argentine a apporté par amour pour toi une ſi grande réſiſtance au mariage qu'on lui propoſoit, que ton rival perd en ce moment tout eſpoir de l'obtenir.... Mais comme ſon pere n'eſt pas encore revenu de ſes préventions, il faut employer, tour-à-tour, la ruſe ou la force, afin de reſter maître abſolu ; tu as beſoin pour cela d'un pouvoir ſurnaturel : prends ce flacon, tant que tu l'auras, perſonne ne pourra te vaincre, c'eſt un taliſman que je te donne & qui te ſecondera à merveille... Mais, ſi tu le perdois jamais, tu retomberois dans l'infortune & ſans aucun pouvoir. Je vais te tranſporter aux pieds de ton amante, ce ſera à toi de faire le reſte.

(Arlequin ſe proſterne devant l'Amour. — L'Amour s'approche d'un petit boſquet de fleurs, le touche de ſon arc; auſſitôt il change en joli char traîné par deux colombes. L'Amour monte dans le char, invite Arlequin de ſe placer à côté de lui. Quand ce char s'éleve, Arlequin laiſſe tomber ſon chapeau & fait le lazzi de vouloir courir après.)

SCENE IX.

DIANE, ET SES NYMPHES.

(Une musique mélodieuse annonce l'arrivée de Diane, qui est entourée de ses nymphes.

DIANE.

Chastes nymphes, vous n'aurez plus à redouter un ennemi dangereux; les destins viennent de mettre un terme aux maux que l'Amour a trop long-temps causés sur la terre; ses flèches sont brisées, son carquois n'existe plus, & son temple est détruit. Une réc.usion éternelle porte atteinte à son immortalité,. & renferme avec lui cette dangereuse puissance qui attachoit tous les mortels à son char.

(Le tonnerre se fait entendre ainsi qu'une musique terrible. Deux petits Génies apportent cette légende : L'AMOUR EST DÉLIVRÉ PAR UN AMANT FIDELE.)

DIANE.

Ce coup est affreux, j'en aurai vengeance! Que les génies infernaux partagent mon pouvoir, & qu'ils ne rentrent dans le séjour du Cocyte qu'après avoir vaincu mon ennemi.

(*Elle trace un cercle avec sa baguette.*)

ARIETTE.

Démons soumis à ma puissance,
Sortez des sombres bords,
Venez du séjour des morts
Pour servir ma vengeance!
Livrez aux tourmens des enfers
Le mortel téméraire
Qui vint briser les fers
Du tyran de la terre.
Etouffez-le de vos serpens;
Ravissez-lui son ame impure!
Qu'il périsse dans les tourmens!...
Vous aurez vengé la nature.

(Les démons sortent de l'antre, armés de torches & de serpens.)

(Les nymphes suivent la déesse qui sort précipitamment. Les démons sortent de différens côtés en faisant agiter leurs flambeaux, ce qui doit former un tableau pittoresque.)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un jardin illuminé en verres de couleurs, où tout est disposé pour une fête ; à l'un des côtés est un pavillon élégant, de l'autre, une aîle de la maison de Don Louis.

SCENE PREMIERE.

(Scapin amene une troupe de paysans portant chacun un chiffre, & lorsqu'ils sont placés en chartrons, ils élèvent avec les bras les chiffres dont ils sont porteurs, & on lit : Don Pedre... A ce groupe succede celui des paysannes dont le même jeu repete celui d'Argentine.)

SCAPIN.

C'est bien penser, mes amis... Et puisque je vous vois dans d'aussi bonnes dispositions... profitons de l'allégresse générale, mettons-nous à table & vidons-y quelques flacons à la santé des nouveaux mariés.... J'espere qu'ils ne le trouveront pas mauvais.

(*Scapin se met à table avec plusieurs autres.*)

Savez-vous, mes amis, que le seigneur D. Pedre, qui va épouser mademoiselle Argentine, est un fort joli garçon?

LES PAYSANS.

Oui, oui.

SCAPIN.

Buvons à sa santé... Et que mademoiselle est une personne fort sage, qui n'a jamais fait parler sur elle; sa réputation flaire comme beaume dans l'une & l'autre Espagne?

LES PAYSANS.

Oui, oui.

SCAPIN.

Buvons à sa renommée... A sa vertu... L'époux est jeune & brave ; il a toujours préféré le parti des armes à celui du barreau ; il est fait pour se distinguer à la guerre : déjà je le vois affronter les ennemis.

LES PAYSANS.

Oui, oui.

SCAPIN.

Buvons à ses succès.

(Le théâtre s'obscurcit tout-à-coup, un globe de feu paroît dans les airs : Scapin appelle ses maîtres par les signes d'usage & les mots : *hola ! hola !* qu'il dit avec frayeur.)

SCENE II.

LES MÊMES, D. LOUIS, D. PEDRE; ARGENTINE, SUITE.

D. LOUIS.

Que veut dire tout ceci... Quels prodiges!... quels phénomenes nouveaux!.. Je n'ai rien vu de ma vie d'auffi furprénant.

D. PEDRE.

Raffurez-vous, feigneur, tout cela ne fera rien. La nuit une fois diffipée, nous reprendrons les jeux qui doivent embellir l'inftant où vous voulez bien m'accorder la main de la fignora votre fille.

(Le globe s'ouvre & on lit fur un tranfparent, ces mots écrits en lettres de feu :

L'AMOUR ACCORDE ARGENTINE AU FIDELE ARLEQUIN.

Au-deffous de cette légende, ou après qu'elle eft difparue, on voit un tableau en tranfparent, repréfentant Arlequin & Argentine aux genoux de l'Amour.)

D. PEDRE.

O fatale circonftance!... pouvoir invifible que je ne faurai combattre....

D. LOUIS.

Ces vains preftiges, mon cher D. Pedre, ne peuvent ni m'épouvanter, ni me faire changer de réfolution à votre égard... Quelques foyent les méchants qui nous perfécutent, vous n'en épouferez pas moins ma fille Argentine.

D. PEDRE.

Croyez, feigneur, que je tirerai vengeance du téméraire qui ofe troubler les plaifirs d'un fi beau jour.

ARGENTINE.

Mais, mon pere, ne craignez-vous pas que quelque puiffance furnaturelle...

D. LOUIS.

Un preux chevalier comme moi doit tout braver, furtout lorfqu'il s'agit de l'honneur de fa famille & du bonheur de fon enfant... Que l'allégreffe fuccede à ce moment de trouble. Scapin va refter en ces lieux pour furveiller les préparatifs de la fête, qui auront été vainement interrompus. Quant à nous, retirons-nous dans le pavillon jufqu'au moment où la cérémonie nous rappelle en ces lieux.

(D. Pedre offre la main à Argentine. D. Louis les fuit. — Ils entrent tous trois dans le pavillon.) (Les illuminations reparoiffent comme au commencement de la fcene.)

SCENE III.

ARLEQUIN, SCAPIN.

(Scapin & des gens de la fête ſont d'un côté. — Arlequin, monté ſur un aigle, arrive de l'autre. — L'aigle repart vers le ciel.)

ARLEQUIN.

Ma foi, vive ma jolie petite monture... Ça fait un bien bon cheval que cet aigle-là!... Il n'y a pas de montées qui l'arrête... Mais il ne s'agit pas de ma bête, nous ne ſommes venus ici, elle & moi, que pour Argentine; il faut que je la voye... Un amant loin de ſa maîtreſſe languit comme une fleur privée de la roſée du matin, tous deux ſéchent ſur pied.... Si je pouvois me trouver auprès d'elle, ſans en être vu.... Elle ne me verroit pas, mais à mon tour je verrois peut-être des choſes que je ne voudrois pas voir. N'importe... eſſayons toujours... approchons ſans bruit... Que vois-je?... La porte eſt fermée... Eh bien! qu'à cela ne tienne, entrons par la fenêtre... On dit que l'Amour s'envole quelquefois par là.... Si je le rencontre je lui ferai une barriere avec la jalouſie.

(Il veut monter ſur ſa batte qui ploye. — Il la touche de ſon talifman, & elle devient ſi grande qu'elle le porte aux fenêtres de ſa maîtreſſe. Il entre dans la maiſon.)

SCENE IV.

SCAPIN, GENS DE LA FÊTE.

SCAPIN.

Qu'eſt-ce que je vois?... un voleur qui s'introduit chez le ſeigneur D. Louis... A moi, mes amis... au voleur... au voleur... accourez-tous... au voleur...

(Un homme de la fête a apporté une échelle à Scapin, qui, lorſqu'il monte deſſus, s'enfonce d'un échelon ſous terre.)

SCAPIN.

C'eſt donc le diable qui le protége!

(*D'autres gens ont barricadé la porte & ſe ſont armés d'armes réſiſtibles, comme bâtons & outils de jardinage.*)

(Le théâtre change à vue & repréſente, une ſalle: à l'un des côtés eſt une fenêtre avec de grands carreaux de vitres; un armoire ſe trouve dans le fond, placé de façon qu'on peut paſſer derriere.)

SCENE V.

SCAPIN, PAYSANS.

SCAPIN, *aux Payſans.*

Eſtes-vous bien tous ici?

SIMON.

Nous y ſommes tretous... M'eſt avis qu'vous avez peur, monſieur Scapin.

SCAPIN, *faiſant un mouvement poltron.*

Moi...oh! mon Dieu, non... Pourtant je voudrois bien ſavoir quel eſt le génie qui nous lutine autant.

SIMON.

Queuque malicieux perſonnage dont toute la ſcience & le pouvoir ſeroient bientôt éclipſés s'il a tant ſeulement la témérité de ſe faire connoître à moi.

SCAPIN.

Il faut abſolument le chercher, le prendre & le punir.

SIMON.

C'eſt itou mon avis... Vous ne devez pas l'aimer, vous, monſieur Scapin, il vous croit plus bonace qu'un autre, car c'eſt toujours ſur vous qu'il exerce ſes eſpiégleries.

SCAPIN.

Auſſi, ſi je le découvre... il verra de quel bois eſt faite mon épée. (*En diſant cela il fait un geſte ménaçant.*)

SIMON.

Prenez donc garde... ne tirez pas comme ça votre poudre aux moiniaux.

SCAPIN.

Dans la fureur où je ſuis, je vais de la cave au grenier. du grenier à la cave, & dans quel endroit que je le renconre, il y aura du ſang... ou du vin de verſé.. (*Il ſort.*)

SCENE VI.

LES PAYSANS,

SIMON, *riant de Scapin.*

Quel luron! .. il fait ſon brave parce que l'ennemi n'eſt pas là. . Tous ces eſprits foibles ſont de pauvres gens. .. Il croit aux revenants comme s'il y en avoit... Morbleu! moi qui n'y crois pas, ſi jamais quelqu'un s'aviſoit de ſe gauſſer de moi & le contrefiſis pour éprouver mon courage, je le....

SCENE VII.

LES MÊMES, MONSTRES.

(Au même inſtant pluſieurs monſtres paraiſſent, les payſans effrayés ſe ſauvent par un carreau de la fenêtre.)

(Le payſan qui a fait le brave veut y paſſer auſſi, mais ce carreau ſe referme & lui ſerre la tête. Il crie, fait des efforts pour ſe dégager, & eſſaye de ſe retirer; mais le col s'allonge à meſure qu'il s'éloigne : il s'approche, ouvre le carreau, dégage ſa tête, & il ſort.)

SCENE VIII.

SIMON, SCAPIN, ARGENTINE, D. LOUIS.

(*Scapin qui entre bruſquement reſte effrayé du prodige qu'il voit. Il crie.*)

SCAPIN.

Seigneur Don Louis... Seigneur Don Louis... arrivez vite... arrivez vite... on nous joue encore des tours.

D. LOUIS, *entrant avec ſa fille tandis que le payſan ſort de l'autre côté.*

Où ſont les téméraires?

SCAPIN.

Ne les attaquez pas, ils ſont en force.

ARGENTINE.

Vous voyez, mon père, toutes les perſécutions que nous éprouvons... c'eſt une vengeance de l'Amour.

D. LOUIS.

Je ſaurai mettre fin à tous ces événemens & aſſurer ton bonheur pour toujours.

S c a p i n.

Je vous ai fait ſavoir ce qui m'étoit arrivé ſur l'échelle... Eh bien ! depuis, une troupe de lutins a diſperſé les payſans, vos vaſſaux... Oh ! pour moi, je n'y tiens plus... et ſi les eſprits continuent de nous aſſiéger, je vous préviens que n'étant pas bien avec eux, je ſerai obligé de quitter votre ſervice.

D. L o u i s.

Ne t'effrayes plus de rien, mon cher Scapin... nous touchons au dénouement de cette aventure. J'ai beſoin pour y parvenir du courage & des ſages avis de D. Pedre ; va le trouver de ma part, & lui dire que je l'invite de ſe rendre auprès de moi le plus promptement poſſible.

S c a p i n.

Je cours exécuter vos ordres. (*Il ſort.*)

SCENE IX.

D. LOUIS, ARGENTINE, ARLEQUIN *habillé comme D. Pedre & ſe faiſant paſſer pour lui.*

D. L o u i s *à Arlequin, qu'il prend pour D. Pedre.*

Ah ! mon cher D. Pedre, que vous faites bien d'arriver.

A r l e q u i n, *à part.*

Bon ! il ſe méprend... (*haut.*) Qu'eſt-il donc ſurvenu que j'ignore ?

D. L o u i s.

Des choſes inouies... Le diable s'eſt mêlé de mes affaires.

A r l e q u i n.

Vous ne pouviez pas envoyer le diable...

D. L o u i s.

Au diable, n'eſt-ce pas ?...

A r l e q u i n.

Il ne faut pas prendre tant de précautions avec eux.

D. L o u i s.

Don Pedre, j'attendois mieux de votre courage... & je croyois qu'au récit de ces offenſes, votre juſte couroux vous auroit armé contre les malins eſprits qui me tourmentent.

A r l e q u i n.

Croyez, beau-pere, que je partagerai auſſi bien que vous les inſultes qu'on voudroit vous faire... Mais comment

voulez-vous que j'ajoute foi à des contes de revenants... Perfonne n'y croit plus,... & à moins que je ne voie moi-même ces chofes extraordinaires, ma raifon fe refufera d'y croire.

D. Louis, *ironiquement.*

Refuferez-vous auffi de croire que vous avez un rival... Qu'il exifte un nommé Arlequin, un mauvais fujet, qui a fait pacte avec le diable...

Arlequin.

Ah! pour celui-là, je le connois, il faut s'en méfier... Je crains beaucoup fon retour.

D. Louis.

Et moi donc, je tremble qu'il approche ma maifon.

Arlequin.

Qui l'en empêcheroit?... Vous la furveillez fi peu; car, que faites-vous en ce moment?... Au-lieu de vous plaindre, comme vous le faites, ce qui ne fert à rien, ne devriez-vous pas plutôt être en fentinelle devant votre maifon... Il eft prudent de le tenir loin jufqu'au moment où mon mariage fera conclu.

D. Louis.

Vous avez raifon... auffi je cours donner les confignes les plus féveres à fon égard.

(*Il fort.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

Arlequin, *à part.*

Ne nous faifons pas encore reconnoître à Argentine, & fachons d'elle-même ce qu'elle penfe de mon rival. (*haut*) Quel beau jour pour moi! ma chere Argentine, je vais donc vous époufer en dépit de tous les Arlequins poffibles...

Argentine.

Vous vous flattez, monfieur, d'un événement qui, fi tout va au gré de mes défirs, eft encore bien éloigné.

Arlequin.

Comment, belle Argentine, eft-ce que vous fongeriez toujours à ce rival que votre pere détefte?

ARGENTINE, *mettant la main sur son cœur.*

Il est toujours-là...

ARLEQUIN.

Mais il est paresseux, gourmant & jaloux.

ARGENTINE.

Vous lui prêtez tous vos défauts... & je ne vous vois pas une seule de ses qualités...

ARLEQUIN.

Je veux parvenir à vous les faire oublier.

ARGENTINE.

Ce sera donc pour que je vous déteste davantage.

ARLEQUIN.

Quel sort vous me préparez...

ARGENTINE.

Il est moins affreux que le mien...

ARLEQUIN.

Il me paroît que nous ferons un joli petit ménage...

ARGENTINE.

Je vous y rendrai l'existence la plus malheureuse.

ARLEQUIN.

L'existence la plus malheureuse... à celui qui vous aime tant.

ARGENTINE.

Si vous m'aimez tant, aimez-moi assez pour ne plus m'aimer du tout.

ARLEQUIN.

Impossible... & puisque je connois enfin ton cœur, ma chere Argentine, il n'est plus tems de feindre, reconnois Arlequin, qui n'avoit pris ce déguisement que pour mieux servir son amour.

(*Il redevient Arlequin par un changement à vue.*)

ARGENTINE.

Ô Ciel!... que vois-je? Mon amant!... Est-ce une illusion?

ARLEQUIN.

Non, ma bonne amie... tu sauras que le hasard ou ma destinée m'ayant amené à délivrer l'amour de prison, il m'a accordé sa protection & fait présent d'un talisman avec leque je dois vaincre tous les obstacles qui s'opposeroient à notr

union. C'eſt par mon pouvoir que ſont arrivés ici tous les prodiges qu'on y a déjà vus.

ARGENTINE.

Oh! mon ami, combien cette bonne nouvelle change ma ſituation.

ARLEQUIN.

Nous n'avons plus de tems à perdre, il faut profiter de mon crédit avec les diables pour que je trouve le paradis avec toi.

ARGENTINE.

Que prétends-tu faire?

ARLEQUIN.

T'enlever de ces lieux, te ſouſtraire à l'autorité d'un pere, dont le ſot entêtement cauſeroit ton malheur, & aux inſtances d'un ennuyeux rival.

ARGENTINE.

Je ſuis ſurpriſe qu'un amant auſſi délicat que toi, me propoſe une action auſſi éloignée de la délicateſſe & de mes principes... me laiſſer enlever!...

ARLEQUIN.

Quand la néceſſité l'ordonne...

ARGENTINE.

La néceſſité n'ordonne jamais ce que la vertu défend.

ARLEQUIN.

Eh bien! Mademoiſelle, puiſque vous ne voulez pas me ſeconder dans mon entrepriſe, épouſez le ſeigneur D. Pedre... Oubliez le pauvre Arlequin... Faites-lui bien du mal... Il n'aura bientôt plus qu'à mourir... Eh bien! il mourra, & vous en ſerez la cauſe. (*Il pleure.*)

ARGENTINE.

Mon pauvre Arlequin...

ARLEQUIN *toujours pleurant.*

Allez, vous êtes une ingrate... Quand l'amour ordonne quelque choſe pour le bonheur, il ſait bien ce qu'il fait.

ARGENTINE.

Mais qui me répondra des événemens futurs... Une fois partie...

ARLEQUIN.

N'ai-je pas mon taliſman?

SCENE XI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, SCAPIN.

SCAPIN, *entrant & ſortant auſſitôt.*

Voici le fripon qui me fait tant de mal... Allons chercher main-forte pour l'arrêter & le mettre en priſon. (*Il ſort.*)

ARLEQUIN.

Allons, ma bonne petite amie... cherchons la félicité ſur une terre plus heureuſe, & prénons l'eſpérance pour notre guide.

ARGENTINE.

Ah! qu'une fille eſt foible quand elle aime.

(*Ils vont pour ſortir.*)

SCENE XII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, SCAPIN, D. PEDRE, D. LOUIS.

D. LOUIS, *à Arlequin.*

Ah! coquin! ... arrête-là...

(Arlequin donne un coup de ſa batte. D. Louis ſe trouve dans une cage de fer. D. Pedre eſt englouti dans les flammes, & Scapin eſt enlevé au ciel par un monſtre aîlé qui a fondu ſur lui. Tous pouſſent des cris. Arlequin & Argentine ſe ſauvent.)

Fin du ſecond acte.

AÇTE III.

Le Théâtre repréſente un ſite ſauvage : ſur la droite on voit un vieux reſte de colonne. Du côté oppoſé eſt l'antre infernal. Dans le fond ſe trouve une chaîne de rocher ayant un gouffre vomiſſant des flammes.

SCENE PREMIERE.

(Une troupe de démons ſort myſtérieuſement de la grotte à la lueur de leurs flambeaux.)

(*Les démons ſortent de l'antre.*)

CHŒUR, *piano-piano.*

Amis, de la prudence,
Pour n'être point ſurpris;
Qu'à notre intelligence
Soit réſervé le prix
Que Diane à promis.

Le noir ſéjour s'offenſe
Du pouvoir d'Arlequin ;
Diane veut enfin
Que cet eſprit malin
Tombe en notre puiſſance.

Amis, de la prudence
Pour n'être point ſurpris ;
Qu'à notre intelligence
Soit réſervé le prix
Que Diane à promis.

SCENE II.

LES MÊMES, UN DÉMON *deſcend du ciel ſur un Monſtre aîlé.*

LE DÉMON.

Démons ſuſpendez vos jeux infernaux... Un ennemi redoutable doit ſe préſenter en ces lieux... Sa force eſt celle du

chameau & ſon courage celui du lion ; pourtant toute ſa puiſſance peut ſe détruire en lui raviſſant un ſeul taliſman qu'il poſſede... Alors, ſans nuls ſecours étrangers, il ſeroit le plus foible de tous les mortels... Démons, employez toutes vos ruſes & votre audace pour ravir un flacon à Arlequin ; c'eſt à ce prix que les enfers ſeront vengés, & que Diane tiendra ſa promeſſe... Il s'avance, que chacun de vous veille à la défenſe générale & à ſa ſûreté particuliere, car nous avons tout à craindre d'un tel ennemi.

(Les démons fuyent. Celui qui étoit poſté ſur un monſtre remonte vers le ciel, & croiſe le char d'Arlequin & d'Argentine, qui eſt traîné par deux cygnes, tenus par des rubans roſes flottants. Quand il en eſt deſcendu l'attelage remonte dans les friſes, au ſigne que fait Arlequin.)

SCENE III.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARLEQUIN.

Eh bien, ma bonne amie, comment trouves-tu ma voiture ?

ARGENTINE.

Elle eſt admirable, en vérité ! mais pourquoi l'avoir ſitôt renvoyée... Ne continuons-nous pas notre route ?

ARLEQUIN.

Non, ma bonne amie, je penſe me fixer avec toi dans ces lieux.

ARGENTINE.

Ah ! Arlequin, qu'elle imprudence j'ai faite !... Une fille qui quitte ſon pere, emporte toujours le remords avec elle.

ARLEQUIN.

Bannis de ſombres allarmes... L'honnêteté de ta conduite....

ARGENTINE.

N'empêchera pas les méchants de dire ce qui ne ſera pas.

ARLEQUIN.

Trouvons dans la ſincérité de nos amours, un remede à tous nos maux.

ARGENTINE.

Qui appaiſera le chagrin de mon pere ?

ARLEQUIN.

La nouvelle de ton bonheur, quand nous pourrons le lui apprendre.

ARGENTINE.

Il eſt loin de moi, mais j'emporte avec moi ſon portrait... C'eſt devant cette image inanimée que je veux demander tous les matins le pardon de mes fautes... La vue d'un pere en a beaucoup prévenues, & malgré l'amour qui nous lie, que ne puis-je retourner chez lui & jouir encore de la paix du cœur.

(*Elle poſe le portrait ſur un banc.*)

ARLEQUIN.

Tu n'y penſes pas... jamais il ne te pardonneroit pas de l'avoir quitté ; & quoique tu ſois bien innocente, il te traiteroit comme une fille coupable.

ARGENTINE *pleurant.*

Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !... que je ſuis malheureuſe !

ARLEQUIN.

Allons, ne pleure pas, ma bonne amie, je vais te faire ſouveraine de cette contrée.

ARGENTINE.

Tu ſais que les grandeurs ne me touchent guere... Mais après tout, as-tu le droit de diſpoſer d'un pays dont les habitans ne te connoiſſent pas.

ARLEQUIN.

C'eſt bien pour cela, car s'ils me connoiſſoient ils ne voudroient pas de moi pour les gouverner.

ARGENTINE.

Comment les y faire conſentir.

ARLEQUIN.

Par le pouvoir de mon taliſman... Il opere les plus grands prodiges...

ARGENTINE.

Je veux bien le croire ; mais ne trouves-tu pas comme moi que ce pays eſt aride... On n'y voit que des précipices & des roches tellement battues par les tempêtes, qu'elles ne portent ſeulement pas un brin de mouſſe ; on s'y croiroit dans un hyver perpétuel.

ARLEQUIN.

Quand j'en ſerai Roi, le printems y régnera ſans ceſſe ; & pour te le prouver, je vais te faire voir un échantillon de la terre que je veux y apporter.

(Ici Arlequin touche la roche de ſon flacon & la fait changer en un boſquet agréable, au-deſſus duquel deux Amours ſoutiennent chacun une guirlande de fleurs.

ARGENTINE.

ARGENTINE.

Oh! mon ami, tu commandes donc auſſi puiſſamment aux élémens qu'à mon cœur.

ARLEQUIN.

Ma bonne amie... eſt-il rien de trop beau pour toi... Mon pouvoir ne me paraîtra flatteur qu'en s'employant pour te plaire & te ſervir.

ARGENTINE.

Quel calme ta préſence fait régner en ces lieux... Tout me paroît y reſſentir de l'amour, puiſque j'y ſuis avec mon Arlequin.

ARLEQUIN.

Et moi tout m'en inſpire partout où je me vois avec Argentine.

ARGENTINE.

Ce boſquet eſt charmant!... j'y reposerois volontiers .. Mais fatiguée d'une ſi longue route, ſi nous cherchions un azile, où l'on pût nous donner de quoi nous rafraîchir.

ARLEQUIN.

Les tréſors nous ſuivent en tous lieux. Tu n'auras déſormais qu'à vouloir pour obtenir... Cette colonne que tu vois, peut à ma voix devenir un réſervoir de l'eau la plus fraîche ou du nectar le plus enivrant. (*il la touche de ſon flacon : elle coule de l'eau.*) Bois, mon Argentine, c'eſt de l'eau de conſtance.

ARGENTINE.

Je ne ſais comment m'y prendre, je n'ai point de vaſe.

(*Arlequin fait le lazzi de prendre de l'eau dans ſes mains & de la lui faire boire.*)

Oh! elle me paroît bien meilleure comme cela.

ARLEQUIN.

Elle eſt fort bonne l'eau de conſtance!

ARGENTINE.

Où prend-t-elle ſa ſource?

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas à Paris... Mais tu avois chaud, & je crains que l'eau toute ſeule t'incommode; voici du lait, ſi tu l'aimes mieux. (*La fontaine coule du lait.*)

ARGENTINE.

Merci! bon Arlequin... J'aimerois mieux un petit verre de Malaga...

ARLEQUIN, *s'amusant.*

Oh! là, garçon?... apportez du meilleur... (*La fontaine coule du vin.*)

ARGENTINE.

O divin flacon!... Prends bien garde de l'égarer... Il nous rend tant de services...

ARLEQUIN.

Maintenant il va te faire connoître quels sont les habitans de ce pays.

ARGENTINE.

De grossiers bucherons peut-être....

ARLEQUIN.

Non, autrefois il n'y avoit ici que des ogres, mais par mon pouvoir je les ai tous métamorphosés en jolis sylphes & sylphides.

SCENE IV.

ARLEQUIN, ARGENTINE, SYLPHES.

(Une musique légere se fait entendre, les sylphes & les sylphides forment un ballet gracieux & s'enlacent dans leurs chartrons avec des guirlandes de fleurs. Vers la fin du ballet deux druides entrent du côté opposé où sortent les danseurs.

SCENE V.

ARLEQUIN, ARGENTINE, GUYPAVANE, FANVAMPER.

GUYPAVANE, *à part à Fanvamper.*

Profitons du moment qu'Arlequin s'abuse par de vaines voluptés, pour lui ravir ce terrible talisman qui enchaîne notre pouvoir; ce déguisement lui facinera les yeux, & lui inspirera une double confiance.

ARLEQUIN, *à Argentine, sans voir les faux druides.*

Tu vois, ma bonne amie, que le bonheur peut exister partout, à peine sommes-nous sur une terre étrangere, que les habitans s'empressent de te rendre hommage.

GUYPAVANE, *à Arlequin, d'un air hypocrite.*

Pardon, mon frere, si je vous dérange... Mais il est de notre devoir d'aller au-devant des étrangers.

ARLEQUIN.

Grande barbe, vous ne ſavez ce que vous dites; ſi je ſuis votre frere, je ne ſuis point étranger.

GUYPAVANE.

Comment, jeune téméraire, vous oſez parler avec autant d'irrévérance à un druide! un miniſtre du ciel!... Il vous fera bien repentir...

ARLEQUIN.

Voilà une drôle de maniere de vouloir rendre ſervice aux gens, que de commencer par les menacer.

GUYPAVANE.

Savez-vous que nous avons tout pouvoir en ces lieux? C'eſt nous qui commandons au peuple.

ARLEQUIN.

Ah! vous avez tout pouvoir? eh bien tant mieux pour vous, je ne viens point ici pour écornifler votre puiſſance; je vous en céderai même ſi vous en avez beſoin.

GUYPAVANE.

Voyez un peu ce blanc bec; qui êtes-vous pour oſer nous parler de la ſorte?

ARLEQUIN.

Je ſuis Arlequin; tremblez à ce nom redoutable. (*Satisfait de lui*) Ah! ah!

GUYPAVANE.

De quel pays?

ARLEQUIN.

De Bergame, en Bergamotte.

GUYPAVANE.

C'eſt différent. Nous ne ſommes point de votre tribu, & tout vous eſt permis puiſque vous ignorez nos uſages.

ARLEQUIN.

Eſt-ce bien ſûr que tout m'eſt permis avec vous?

GUYPAVANE.

Dès l'inſtant que vous êtes étranger, notre loi le veu

ARLEQUIN.

C'eſt bien certain?

GUYPAVANE.

Vous pouvez nous en croire,

ARLEQUIN.

En ce cas je vais profiter du privilege que me donne le titre d'étranger, pour vous donner à tous deux cette petite correction. (*Il les bat tous les deux ; les druides ne bougent pas plus que des thermes.*) Je crois qu'ils ont le cuir plus dur que le pavé d'une grand'route... Meſſieurs, vous n'êtes donc pas ſenſibles aux coups de bâton?

GUYPAVANE.

Pardonnez-moi, Seigneur; mais lorſque vous avez tiré votre épée ſur nous, un charme ſurnaturel a paraliſé tous nos membres, & nous n'avons pu faire aucun mouvement... Vous êtes ſans doute un enchanteur?

ARLEQUIN.

Je ſuis plus que cela... Je commande en ces lieux; le petit tréſor que je poſſede. . vaut cent fois mieux pour moi que le chapeau de Fortunatus... Il eſt-là... Il dort dans ſa cachette.

GUYPAVANE.

Ce pays n'eſt pas ſûr... Quelques perſonnes mal intentionnées pourroient vous ravir ce tréſor.... Dépoſez-le entre nos mains ..

ARLEQUIN.

Comment dites-vous cela? (*à part*) Ce ſont deux fripons; mon taliſman me l'avoit dit.

GUYPAVANE.

Comme miniſtre du peuple, nous ſommes revêtus de ſon pouvoir, & tenons en dépôt ce qu'il a de plus cher.

ARLEQUIN.

Et dites-moi où habite ce peuple que vous gouvernez ſi bien?

GUYPAVANE.

Dans des cabanes, ſur des nattes de jong; venez demeurer parmi eux.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que vous me prenez pour un ſauvage, pour m'offrir d'habiter une cabane. Apprenez, Mr. le druide, que les plus belles maiſons ſont faites pour moi... Et vous allez en voir un échantillon : Maiſon, qui devez loger Arlequin & ſa belle amie, ſortez toute bâtie de deſſous terre. (*Une maiſon paroît.*)

GUYPAVANE.

Rien n'égale notre ſurpriſe!

ARLEQUIN.

Eh bien, meſſieurs les druides, voilà comme on bâtit chez Plutus. (*à Argentine*) Viens, ma bonne amie, prendre poſſeſſion de ta nouvelle demeure... elle ſera durable comme notre amour, puiſque ce petit dieu malin s'eſt plu à l'embellir pour toi.

GUYPAVANE.

Nous aurons l'honneur, ſi vous le permettez, d'accompagner madame.

ARLEQUIN.

Alte-là, s'il vous plaît... auparavant je dois faire une épreuve ſur vous; ſi vous êtes des gens de bien, vous me ferez honneur & plaiſir en entrant chez moi... autrement vous recevrez la juſte punition due à votre témérité. (*Il agite ſon taliſman & les druides ſe changent en arbres.*)

Allez, malheureux.. fuyez... je ne veux pas que ma maiſon ſoit entourée d'auſſi mauvais voiſins. (*Les arbres ſortent, Arlequin entre dans la maiſon.*)

SCENE VI.

D. LOUIS, D. PEDRE, SCAPIN.

(Les arbres ſortent lorſque Scapin entre; ce qui l'effraye... Il ſe frotte les yeux croyant avoir des viſions.

SCAPIN, *ſurpris.*

Oh! là. là... Notre maître...

D. LOUIS.

Des arbres qui marchent....

D. PEDRE.

Toujours de nouveaux prodiges!..

D. LOUIS.

O cruel Arlequin! ſi jamais je puis te vaincre, par combien de peine, de courage n'aurai-je pas mérité un tel ſuccès.

D. PEDRE.

Redoublons de zèle... Les perfides ne peuvent être loin.

D. LOUIS.

Vous êtes encore dans l'âge où on a toutes ſes forces, mon cher D. Pedre, tandis que dans le mien les fatigues d'une longue route ſe font ſentir... Et l'inſtant où vous vous ſentez le plus animé eſt celui où j'ai déjà beſoin de repos.

D. PEDRE.

Que ne prenez-vous le frais sous ce berceau ; je veillerai pendant que vous reparerez vos forces ; ensuite nous continuerons nos recherches.

D. LOUIS.

L'avis est sage, & je le veux bien... Ce lieu n'est pas si désert que nous le croyons... J'apperçois un portrait oublié .. Eh mais ! est-ce encore un prestige... C'est le mien, c'est celui qu'Argentine portoit à son col... Oh ! il n'y a plus de doute, elle est en ces lieux.... Cherchons-là, & je me reposerai après.

D. PEDRE.

Cherchons... Faisse le ciel que nous les découvrions.

(*ils sortent.*)

SCENE VII.

SCAPIN, ET QUELQUES GENS DE SA SUITE.

SCAPIN.

Ma foi que mes maîtres courent tant qu'ils voudront, pour moi je suis las de les suivre. Je ne suis ni père, ni amoureux, ce qui fait que je m'apperçois mieux de la soif & de la fatigue. Et tandis qu'ils vont faire encore des pas inutiles, je vais me rafraichir à cette fontaine, car nos provisions sont épuisées...

(*Scapin va boire à la fontaine.*)

Elle est bonne... Ma foi voilà de l'eau qui a un goût charmant !

(Il boit encore & devient d'une grosseur extraordinairement prodigieuse. Les gens de la suite sont dans le plus grand étonnement.)

Oh ! là.. là... Oh ! là.. Là... Oh ! là.. là..

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, D. LOUIS. D. PEDRE.

D. LOUIS, *voyant Scapin.*

Encore une nouvelle ruse infernale de ce maudit Arlequin... Mon pauvre Scapin est-ce qu'on ta ensorcelé.

(Scapin fait entendre par ses signes qu'il a bu de l'eau de la fontaine, ce qui la rendu aussi gros.)

D. LOUIS, *lui tatant le ventre.*

C'est une hydropisie... Aidez-moi, mon cher D. Pedre, je vais lui faire l'opération avec mon couteau de chasse.

SCAPIN.

Oh! là... là.

(D. Louis déboutonne Scapin & à l'inſtant où il va pour le percer avec la pointe de ſon couteau de chaſſe, il part une grande quantité de feu d'artifice du ventre de Scapin, qui redevient auſſitôt dans ſon état primitif.

SCAPIN.

Ouf!... comme je ſuis ſoulagé... un moment plus tard j'allois étouffer... C'eſt que je ne connois pas de boiſſon plus chaude que celle-là.

D. LOUIS.

Au travers de tous ces événemens bizarres... n'oublions pas l'objet principal de nos recherches : ſavez-vous où eſt ma fille?

D. PEDRE.

Ton zèle a-t-il rempli notre attente?

SCAPIN.

Je n'ai pu la découvrir nulle part. Celui qui vous l'a enlevée me tourmente par-tout, & je crois qu'à moins d'être le diable ou d'en avoir la puiſſance, nous ne viendrons jamais à bout de la retrouver.

D. LOUIS.

Ame puſillanime, un rien t'arrête... un noble courage peut-il ſe laſſer ſitôt, & ne devons-nous pas vaincre ou périr.

SCAPIN.

J'admire vos ſentimens, mais, monſieur, ſi on vous avoit fait boire une limonade comme celle que je viens de rendre, votre ſoif des conquêtes ſeroit bientôt appaiſée.

D. LOUIS.

Tu n'es qu'un poltron. . Frappe à la porte de cette maiſon : je veux m'informer ſi on a vu quelque choſe de nouveau en cet endroit.

D. PEDRE.

N'expoſez pas vos jours, je vous en prie, & laiſſez-moi le premier aborder dans cette retraite.

SCAPIN.

Vous allez voir, monſieur, qu'il va nous arriver encore quelques nouveaux malheurs.

D. LOUIS.

Frappe toujours, je ſuis là pour te défendre.

(Scapin frappe à la porte de la maiſon dont le pan tombe ſur le théâtre. Un grand bras ſort de la maiſon, prend Scapin à la gorge & le ſerre vivement.)

SCAPIN.

Là... ne vous l'avois-je pas bien dit... Nous ne tombons que de caribde en chaud-mal.

D. LOUIS.

Oh! oh! il y a encore quelque fripponnerie là-dessous...: Voyons par nous-même, & tâchons de vaincre les obstacles qu'on nous oppose.

(D. Louis frappe plusieurs coups : Argentine met la tête à la croisée.)

SCENE IX.

LES MÊMES, ARGENTINE.

ARGENTINE.

Qui frappe là-bas?...

D. LOUIS.

Ah! c'est donc vous, mademoiselle, qui faites courir votre pere dans un pays de magiciens... Mais je vous retrouve enfin, & vous allez...

ARGENTINE.

Mon pere, point de courroux, je vous prie.

D. LOUIS.

Fille dénaturée... Vous fuyez la maison paternelle; vous reduisez un futur au désespoir, & me conduisez au tombeau.

ARGENTINE.

Je suis bien moins coupable que vous pensez... Si vous saviez...:

D. LOUIS.

Je ne veux rien entendre...

D. PEDRE.

Revenez, je vous en conjure.

D. LOUIS.

Rentrez dans le devoir, ou craignez ma juste colere.

ARGENTINE.

Si vous voulez que je me rapproche de vous, il faut au moins me pardonner.

D. LOUIS.

Méritez-vous encore que je fasse quelque sacrifice pour vous.

D. PEDRE.

Laissez-vous attendrir, c'est votre fille qui parle.

D. LOUIS.

D. Louis.

Allons, puisque D. Pedre le veut, revenez embrasser un pere.

Argentine *sortant de la maison.*

Mon pere...

D. Louis.

Ah! je vous tiens enfin... Ne croyez pas me jouer davantage...

Argentine.

Est-ce là l'indulgence que vous accordez à ma soumission?

D. Louis.

Vous épouserez D. Pedre, ou je punirai votre perfidie.

Argentine.

Quand vous m'avez rappellée avec douceur, je suis revenue dans vos bras avec confiance. A peine me retrouvais-je sous votre autorité que vous voulez déja employer la violence; mais telle est la force de mon amour pour Arlequin, que vous ne parviendrez jamais à me faire épouser un autre.

D. Louis.

J'oublierai les liens du sang... Je vais sévir contre vous, si vous ne rentrez dans le devoir.

D. Pedre.

Menagez sa foiblesse, je vous prie.

D. Louis.

Holà! gardes...

Argentine.

Je ne souffrirai pas qu'on m'emmene.

D. Louis *aux paysans de sa suite.*

Obéissez.

Argentine *se défendant.*

A moi... au secours... on m'enleve... Arlequin... à moi...

SCENE X.

Les Précédens, ARLEQUIN.

Arlequin.

Eh bien! qu'y a-t-il? quels sont les téméraires...

D. Pedre.

Alte-là, jeune audacieux... C'est son pere qui réclame ses droits.

ARLEQUIN *à D. Louis.*

Pere barbare! vous voulez donc faire le malheur de votre fille & d'un gendre qui vous eût chéri éternellement.

D. LOUIS.

Je n'écoute point ces vains propos... Le ciel me vengera de tes insultes.

ARLEQUIN.

Le ciel t'avoit-il donné une fille pour la rendre malheureuse?

D. LOUIS.

C'est elle qui cause mon infortune.

ARLEQUIN.

Non, ce n'est que votre aveugle entêtement... Mais je suis assez puissant pour vaincre tous mes ennemis; & si vous ne consentez à m'accorder la main d'Argentine...

D. LOUIS *tirant son épée.*

Malheureux! je vais te percer le sein...

ARLEQUIN, *prenant son talisman.*

Je ne crains rien, j'ai de quoi parer vos coups.

(au même instant un Corbeau descend du ciel & vient enlever le talisman qu'Arlequin a entre les mains.)

ARLEQUIN.

O ciel! nous sommes trahis... N'importe, ne perdons pas courage, arrachons Argentine des mains de mon rival, & refugions-nous dans la maison.

(Il entre dans la maison, qui disparaît aussitôt, ce qui met Scapin en liberté. D. Louis, D. Pedre & Scapin emmenent Argentine.)

SCENE XI.

ARLEQUIN & DÉMONS.

(Les démons sortent de l'antre & viennent tourmenter Arlequin.)

(*SCENE MUETTE.*)

SCENE XII.

ARLEQUIN, DÉMONS.

(Démon, monté sur un monstre : c'est le même qui a paru à la scene seconde.)

LE DÉMON.

Démons, reconnoissez en moi un envoyé de Pluton... obéissez tous à ma voix. Le prince des enfers informé qu'Arlequin

n'a plus le talisman qui le rendoit invincible, vous ordonne de le traduire à sa cour... Que les plus zélés d'entre vous s'en emparent, le précipitent dans le gouffre qui conduit au noir séjour, & le suivent dans cet abyme de ténèbres.

(Les démons précipitent Arlequin dans le gouffre & s'y jettent tous, la tête en avant, avec une torche allumée à la main.) (Pluie de feu.)

Fin du troisieme acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente les enfers : on y voit le trône de Pluton. Sur les côtés sont des Cavernes qui vomissent des flammes : on apperçoit dans le fond le stix qui roule des flots de sang.

SCENE PREMIERE.

PLUTON & DÉMONS.

SCENE DE PANTOMIME.

(Une marche de diables formant le cortege de Pluton, défile au son d'une musique déchirante : les uns portant des oriflammes, les autres des fourches & des épées enflammées Quand Pluton est placé sur son trône, ayant ses trois ministres, Minos, Eaque & Rhadamante à ses pieds, quelques démons forment un ballet dans le caractere.)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, FÉMININI.

DÉMON.

Je viens apprendre au roi des enfers la nouvelle depuis si long-tems désirée... Arlequin possédoit un talisman avec lequel il rivalisoit notre puissance ; c'étoit un don de l'amour, notre ennemi commun. Un génie qui nous sert avec beaucoup de zele, inspiré & guidé par Némésis, est parvenu sous la forme d'un corbeau à lui ravir le fameux flacon dans lequel résidoit tout son pouvoir. Maintenant qu'il est sans force & sans secours, il va paroître aux pieds de votre grandeur, pour y entendre & subir son jugement.

PLUTON.

Féminini, je suis satisfait du zèle que vous avez mis dans cette affaire... Je verrai avec plaisir cet Arlequin qui passe pour un bouffon... Mais avant de le faire paroître en ces lieux, je veux y voir ma cour complette... Qu'on se dispose à y recevoir la reine Proserpine.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, PROSERPINE & SA SUITE.

(Le cortege de Proſerpine eſt compoſé de ce que les enfers peuvent offrir de plus magnifique. Quand elle a pris place ſur le trône, chacun ſe range ſuivant que les diſpoſitions théâtrales l'exigent.) (Ballet.)

PROSERPINE.

Puiſſant roi, quelle fête ſe prépare... quels ſont ces apprêts ?

PLUTON.

Princeſſe, j'ai penſé vous faire plaiſir en vous rendant témoin d'un jugement que nous allons porter contre un être bizarre, un mortel nommé Arlequin, que l'amour protege & qui ne cherchoit qu'à étendre ſon empire au dépens du mien.

PROSERPINE.

Quoi qu'étrangere par goût aux actes de rigueurs, le nom & le caractere du perſonnage dont il s'agit me donnent envie de le connoître... Féminini, ſi le conſeil eſt prêt, faites-le paraître.

(Féminini s'avance au ſon de la muſique vers la couliſſe, & emmène Arlequin.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à qui on lance de la flamme en entrant.*

Prenez donc garde, vous allez me brunir le teint.

FEMININI *à Pluton.*

Majeſté, vos ordres ſont exécutés.

ARLEQUIN.

Majeſté, ce vilain mauricault m'a dit que vous ſeriez bien aiſe de me voir.

PLUTON.

Quel excès d'audace !... Eſt-ce ainſi qu'on parle à ſon ſouverain ?

ARLEQUIN *à part.*

Il ſe fâche... apparemment que je n'ai pas aſſez obſervé les étiquettes... Parlons-lui plus poliment. (*haut*) Monſieur le diable, ſi vous êtes un bon diable, renvoyez-moi tout de ſuite ſur la terre, ou ſinon je vous donne à tous les diables.

PLUTON.

Vous l'entendez... il méconnoît notre puissance...

PROSERPINE.

D'où vient ce jeune étranger ?

PLUTON.

Réponds à la reine... D'où viens-tu ?

ARLEQUIN *à part.*

Ah! c'est la reine; oh! qu'elle est belle!... (*haut*) Madame la souveraine des prisons, cachots, caves, souterrains, mines, cavernes, & autres lieux agréables, j'arrive de plusieurs pays, que je n'ai fait que traverser; mais avant j'étois fixé en France.

PROSERPINE.

Dans ce pays où les femmes sont si heureuses ?

ARLEQUIN.

Oui, madame, tant qu'elles ne sont pas mariées.

PROSERPINE.

Où les maris sont si complaisants ?

ARLEQUIN.

Oui, madame, tant qu'ils sont garçons.

PROSERPINE.

On dit beaucoup de bien des françaises.

ARLEQUIN.

On n'en dit pas encore assez.

PROSERPINE

Comme cela, il faut les voir pour les connoître ?

ARLEQUIN.

Quand on les voit, on ne les connoît plus, on les aime trop.

PROSERPINE.

D'après ce que vous me dites, vos femmes sont parfaites : elles doivent être fideles à leurs maris.

ARLEQUIN.

Autant qu'à leurs amants.

PROSERPINE.

Comment!... est-ce qu'elles n'aimeroient pas bien sincérement ?

ARLEQUIN.

Oh! très-sincérement..... les rubans & les dentelles.

PROSERPINE.

S'amuſe-t-on beaucoup à Paris?

ARLEQUIN.

On a la manie de ſe plaindre, mais cela n'empêche pas les bals & les ſpectacles d'être ſuivis.

PROSERPINE.

Cela n'eſt pas étonnant, la danſe eſt un plaiſir de tout tems.

ARLEQUIN.

Ce plaiſir chez les pariſiens eſt devenu une étude : on danſe moins pour s'amuſer que pour ſe faire admirer.... On danſe à préſent à la ville avec autant de perfection qu'on danſoit autrefois au théâtre.

PROSERPINE.

La foule va-t-elle au ſpectacle?

ARLEQUIN.

Oui, au théâtre du Marais.

PROSERPINE.

Qui vous apprend toutes ces nouvelles?

ARLEQUIN.

Les journaux.

PROSERPINE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que les journaux?

ARLEQUIN.

Ce ſont des feuilles qui paroiſſent tous les matins & que l'hyver ne peut faner. Les unes ſont comme des abeilles qui nous apportent le ſuc des fleurs, les autres comme des ſentinelles qui veillent à nos plaiſirs : elles offrent la variété & l'abondance.

PROSERPINE.

Tout le monde pourtant n'en fait pas l'éloge.

ARLEQUIN.

C'eſt que les journaux ont cela de commun avec les femmes : on voit plus de gens qui en diſent du mal que de ceux qui peuvent s'en paſſer.

PROSERPINE.

Arlequin, ta gaîté me plaît, & ton ſort me touche ; je vais implorer la clémence de mon époux en ta faveur, & ſi je puis obtenir ta grace, je te garderai près de moi pour m'inſtruire de tout ce qui ſe paſſe ſur la terre.

ARLEQUIN.

Je ferai tout ce qui fera en mon pouvoir pour divertir & intéreffer votre alteffe férénis-infernaliffime.

PROSERPINE, *aux Juges.*

Vous voyez tout l'intérêt que je porte à ce malheureux... je me retire en le recommandant à votre humanité.

(*Proferpine fort avec le même appareil qu'elle eft entrée.*)

SCENE V.

LES MÊMES, *excepté Proferpine.*

PLUTON.

Juges, qui m'aidez de vos lumieres, vous êtes tous inftruits de la caufe d'Arlequin ; vous n'ignorez pas que la févérité doit caractérifer toutes vos actions, & combien le crime impuni laiffe d'audace aux méchants. Vous allez dépofer dans l'urne la boule fatale... Soyez inexorables.

(Un démon, juge, recueille les fuffrages : grande détonation de bruit caverneux plus épouvantables que le tonnerre.)

PLUTON, *après le recenfement des boules.*

Le deftin l'ordonne ainfi : Arlequin mourra.

(A peine Pluton a-t-il prononcé ces paroles, que les démons apportent une roue d'Ixon, & que les parques paroiffent au bruit d'une mufique lamentable.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, PARQUES.

SCENE DE PANTOMIME.

(Des parques tournent doucement autour d'Arlequin, & prêtes à lui trancher le fil de la vie. Quand Arlequin eft dans cette perplexité, un grand bruit fe fait entendre. Les parques & les démons font effrayés & fortent. L'amour defcend fur un nuage ; Arlequin l'apperçoit & bondit de joie.)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, L'AMOUR.

L'AMOUR.

Arlequin, je viens te délivrer, je te rapporte ton talifman. (*Il le lui donne.*) Tous tes maux vont finir, éloigne la mort qui planoit fur ta tête... Inftruit qu'un malin génie t'avoit

enlevé ton flacon, je me suis mis à sa recherche, en reconnoissance des services que tu m'as rendus. J'ai été assez heureux pour le retrouver & te le rapporter.

Il te restoit encore un obstacle à vaincre, c'étoit l'amour de D. Pedre; mais depuis ton séjour dans les enfers, qui a été beaucoup plus long que tu ne crois, ce rival a brûlé de nouveaux feux pour Dona Isabelle; il est devenu son époux. D. Louis dégagé de sa parole, consent à te rendre toute son amitié. Quitte ces lieux, revole sur la terre, où le bonheur t'attend.

ARLEQUIN.

Amour! puissant Dieu qui fait le bonheur des hommes, reçois le tribut de ma reconnoissance. Et toi talisman qui m'est rendu, par ta puissance transporte-moi aux lieux embellis par la présence d'Argentine.

(Aussitôt le théâtre change & représente un lieu enchanteur, où Argentine est endormie sur des roses, & D. Louis débout à ses côtés.)

SCÉNE VIII, ET DERNIERE.

ARLEQUIN, ARGENTINE, D. LOUIS, L'AMOUR, SYLPHES.

(Argentine se réveille & vient se jetter dans les bras d'Arlequin : l'Amour prend deux couronnes & les place sur leur tête : D. Louis est attendri.)

CHŒUR *pendant le Ballet des Sylphes.*

Chantons, chantons, dans ce beau jour
Le doux mariage
Que l'hymen engage
Sous les auspices de l'Amour.

Auprès de sa douce amie
Arlequin a le bonheur :
Pour être heureux dans la vie
Il ne faut avoir qu'un cœur.

FIN

Henrion, Charles
Les persécutions diaboliques

